MÊME POUR
NE PAS VAINCRE

Du même auteur

Dans la nudité du temps
poésie
L'Oreille du Loup, 2007

Urbaines miniatures
poésie
L'Oreille du Loup, 2007

La traversée de l'errance/
La travesía de la errancia
poésie
La Cabra ediciones, Mexico, 2010

STÉPHANE CHAUMET

MÊME POUR NE PAS VAINCRE

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

ISBN : 978-2-02-103956-6

© Éditions du Seuil, février 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il faut aller jusqu'au bout, même pour ne pas vaincre.

Pierre Reverdy

I

C'était comme si la vis centrale, qui dans sa tête maintenait toute son existence, s'était faussée ; elle ne pénétrait pas plus avant et ne se dégageait pas, elle tournait à vide sans mordre sur quoi que ce soit, toujours dans la même rainure ; et on ne pouvait cependant s'empêcher de la faire tourner.

Tolstoï

Assis par terre, la saignée des bras sur les genoux, bras ballants, la bière par terre au bout du pied, le front humide, la casquette relevée en arrière dégageant le front essuyé d'un revers de manche, préférant baisser les yeux sur la terre craquelée assoiffée, la terre qui donne soif, que les garder sur la beauté étouffante de l'horizon menaçant, cette saccade de montagnes tout en plis où la mort couve ses œufs, où il faudra retourner avec l'angoisse que l'œuf cette fois vienne éclore pour soi, juste pour soi dans une terrible offrande du hasard qui ne touchera pas l'autre corps à quelques centimètres du sien, autant baisser les yeux sur cette terre toute sèche, poussiéreuse, terne, avec des mottes comme de petits cailloux, et d'une pichenette ou prenant l'une d'elles dans

la main, à peine serrant, elle s'émiette, comme le temps, notre temps ici n'est que ces petites concrétions de terre sèche misérable, fade, qui soudain s'émiette, se pulvérise, plus rien qu'une trace poussiéreuse insignifiante sur les doigts, secs eux aussi, les doigts, leur pulpe, la paume, presque calleux, les ampoules à tenir la crosse, la pelle, le bidon, les bras, la queue, à tenir la bouteille et l'angoisse mais pas la quille. Un œil sur la bière. Et si je la renversais, comme ça, juste à déplacer, à peine, le bout du pied, la coque de cuir de la chaussure sur le gros verre, toc, et la voilà par terre renversée se déversant, la mousse blanche sur la terre sèche, elle la boit, boit ma bière, avec un bruissement de bulles, une tache brune humide sur le sol que je regarde sécher.

« Ta bière ! – Fais gaffe, c'est de la pisse mais elle est meilleure que celle qui sort en pression de ta pompe ! »

Je la redresse, la bouteille, les regardant, souriant, pourquoi ça ne me ferait pas rire moi aussi ?

« Putain c'est l'enfer là-dessous, allez, une petite partie les gars ? »

Une fourmi crapahute en tout sens sur un périmètre de terre caillouteuse qui pour elle doit avoir la même échelle que pour moi ces montagnes, sait-elle où elle va, elle ne se pose pas la question, sa nature y répond pour elle, je détourne la fourmi avec une brindille, désorientée elle tournicote puis se repère, repart, déterminée, et nous on nous a balancés là, sans savoir pourquoi, sinon en nous mettant de la bouillie patriotique dans le crâne, mieux vaut ne pas trop chercher à savoir et attendre l'autorisation de se tirer, mais contrairement à la fourmi si on

se paume dans cet espace hostile il nous faut la boussole, la radio, le gradé nous disant quoi faire même s'il ne le sait pas lui-même, un tir de fumigène, l'hélico tel un *deus ex machina*, avec quelques dégâts, pour évacuer les vivants et les regrettables pertes qui ont accompli leur devoir mère patrie et ce con de Mauricio qui après la mort de son pote – à l'assaut qu'il nous criait le capitaine, à l'assaut, tandis que des éclats de la pierre qui nous protégeait nous retombaient dessus en miettes et poussière, le torrent des balles de leurs fusils-mitrailleurs en embuscade qui nous frôlait furieusement, lequel aurait eu les couilles de se lever quand tous, se contractant se repliant sur soi-même, grimaçant, geignant à bout de souffle, auraient voulu rentrer sous terre, se glisser sous la pierre, que Dieu un ange maman n'importe qui nous protège tout en sachant qu'il ne s'agira que d'une question de chance, non seulement de ne pas recevoir une balle mais aussi un ordre absurde –, Mauricio au retour qui chantait complètement bourré mais ça ne l'a pas empêché de se retrouver au trou pour insulte à *Aux chiottes citoyens Baissez vos pantalons, Chions chions, Qu'd'une crainte impure se purge nos troufions !* Parce qu'ils ont la frousse les troufions, la frousse ça tord l'estomac les intestins, la frousse ça pue mais c'est bien naturel. Je pourrais l'écraser la fourmi, il y en aurait dix autres, cent autres, mille, les rats pareil, toujours plus nombreux que nous, quatre-vingts pour cent des espèces animales sont des insectes, ils sont des milliers de milliards, plus d'insectes que d'hommes, plus d'animaux que d'hommes sur cette terre et on se croit les maîtres d'un territoire, quelle illusion, ils existeront

bien après nous les animaux les insectes, bien après la disparition de notre espèce sur terre, et ce n'est pas eux qui viendront nous pleurer, l'homme ne leur manquera pas… Petite fourmi qui rejoint sa colonne, on pourrait leur déverser du napalm aussi, il en viendrait d'autres, toujours, comme eux, j'ai compris ça plus tard que c'était joué d'avance, rien ne servait à rien, ils étaient là ils seraient là, ils luttaient, leurs méthodes ne valaient pas mieux que les nôtres, pourriture tout ça, eux nous la même pourriture en l'homme. Nous embusqués dans la montagne, surplombant le village, la voix du sergent à la radio donnant la position des Fells, Capitaine ils sont en train de réunir les villageois. Attendez. Capitaine il faut intervenir, ils commencent à exécuter, bon Dieu ! les femmes aussi, capitaine, il y a aussi des gamins, ils vont tous les massacrer ! Un peu de sang-froid mon vieux. Vous voulez qu'on pilonne tout le monde ou qu'on vous envoie avec vos gars faire un peu de corps à corps ? Non mon capitaine. Laissez-les laver leur linge sale. On pouvait entendre les cris au loin, peu de balles, le couteau, la machette, ils préféraient économiser les munitions, des silhouettes s'agitaient d'autres s'effondraient. Capitaine, ils se replient, je vous donne la position. Ok, couvrez-vous, on envoie les bidons spéciaux. Au bruit du moteur dans le ciel on voyait les Fells s'affoler, se disperser en tout sens, puis une immense nappe orangée a déferlé sur la pente, dans un grondement furieux, engloutissant la montagne et le ciel dans une masse orange et noir, la montagne en feu, l'odeur qui s'incruste dans le nez, dans la gorge, sur la peau, dans les yeux, on a beau foutre le

foulard, on a beau décoller, la montagne en cendre, se laver, se frotter, l'odeur s'est infiltrée loin, incrustée. Il n'y a ni foulard ni savon contre la mémoire, rien pour récurer l'odeur du napalm nichée sous un repli de mémoire. Rien pour effacer la vision des cadavres, ces mannequins de charbon, ces poupées noires dont la tête, en la touchant du bout du pied, tombait toute seule.

Je vais pisser et d'entendre le jet sur le mur éboulé derrière j'ai soudain la nostalgie de la pluie sur les toits, la pluie nuée sauvage des orages d'août crevant le ciel, crevant la touffeur, soulageant la terre, les vignes, les plantes, les bêtes, comme j'aimerais la pluie clinquante sur les toits, les vitres, rien que d'entendre la pluie suffirait déjà pour la sentir sur les cheveux, sur tout le corps, dans la gorge, plutôt que ces douches improvisées avec des sacs de peau percés et tendus entre des bâtons, la pluie ruisselante, rafraîchissante, cheveux, corps trempés ruisselants, mais t'excite pas, tu ne fais que pisser…

« Alors tu viens ? »

On ne peut pas être seul. On ne peut pas non plus échapper à sa solitude. On ne peut pas se mettre à l'écart, à moins d'en avoir le caractère, et on a intérêt à l'avoir bien trempé pour faire front et se mettre à dos toute une section. Quel garçon de 20 ans en a la force ? Il y en a eu… Je les ai rejoints, les autres, comme toujours, cartes, foot, paris absurdes, bières, chahuter, rigoler, se défouler, boire, boire, puis se branler… Pas d'intimité, même pour la masturbation. Avec le temps, on finit par ne plus se gêner, on ne cherche même plus à croire que les autres dorment ou vous ignorent, ne se rendant compte

de rien, alors qu'ils s'astiquent pareil. D'intimité, on ne vous octroie que deux moments : quand on reçoit une lettre et quand on chie. Là, on vous fiche la paix. Avec la lettre vous retrouvez, malgré les incompréhensions ou les malentendus, une affection, une chaleur solidaire, par contre quand l'homme chie, il atteint la clarté de sa solitude. Ça, c'est une découverte. Je ne me suis jamais autant branlé de ma vie, et pas toujours par désir ; je l'avais dur, je m'ennuyais, ça soulageait un peu… Dans des pissotières de Marseille j'avais lu avant mon départ, amusé et peut-être même un peu ému par cette écriture appliquée *Jeunes militaires ne vous branlez plus tout seuls Venez vous faire sucer chez moi*, mais ma cocotte – pute, fiancée de soldat en chaleur ou appelé facétieux – tu ignorais sans doute comme moi qu'on se branle en chœur à l'armée, et quant à la fellation… Quelques mois après notre rencontre avec Viviane, à mon retour, et tout irait si vite ensuite, les fiançailles, le mariage, les gosses, quinze ans de bonheur en toc puis le divorce, elle avait glissé sa tête un peu maladroitement, se reculant, se mettant presque en boule sous le drap pour être à hauteur, je n'osais pas toucher sa tête ni les mèches de ses longs cheveux qui lui dissimulaient le visage de peur qu'elle pense que je l'incite, la pousse à le faire, ma tige déjà raide, mes muscles tendus dans le désir, j'ai frémi à sentir ses lèvres humides prendre mon gland, juste le gland que ses lèvres chaudes et douces refermaient sur l'ourlet, sa langue qui bougeait légèrement, et peu à peu sa bouche tout en restant moulée à mon sexe est allée le chercher plus loin, se l'enfonçant plus profond, et j'ai ouvert les yeux,

et j'ai vu les sexes coupés dans les bouches des soldats, le visage des copains tuméfié noir, crispé, gorge éclatée avec ça dans la bouche que Viviane me suçait, et j'ai vu cette petite fille pétrifiée assise sur la margelle d'un puits, absolument immobile, paralysée, dans la bouche la bite du cadavre de son père à ses pieds, les paras venaient de passer, ça s'appelle la vengeance, voilà. Quand une armée a pour morale la vengeance, il faut s'attendre au pire. J'ai aussitôt débandé, et Viviane qui continuait, essayant pleine de bonne volonté et d'amour de me revigorer, me demandant « ça ne te plaît pas ? » et moi balbutiant « non, non, ce n'est pas ça », cherchant à la ramener près de moi, « ce n'était pas bien ? je t'ai fait mal ? je le fais mal c'est ça ? », comme j'aurais voulu qu'elle se taise, qu'elle ne pose pas de question, je voyais son regard interrogateur qui me torturait parce que je ne pouvais rien dire, j'avais à peine les mots pour la tranquilliser, « ne t'inquiète pas, viens là, ce n'est pas toi », je sentais un silence se glacer en moi, congelant les mots, j'aurais voulu que… non, c'était impossible, quelle jeune fille délicieuse comprendrait que vous suçant vous voyez une petite fille littéralement pétrifiée d'effroi les yeux grands ouverts, les bites coupées de vos camarades enfoncées dans leur bouche, le médecin qui allait tout recoudre pour que le cadavre soit plus ou moins présentable à la famille, dans son uniforme la famille ne saurait pas, ne se rendrait même pas compte que leur cher fils cher fiancé n'avait plus de couilles mais une belle médaille, on cacherait la cicatrice au cou, on emmènerait vite la mère avant qu'elle ne s'effondre, Mort pour la France, mon cul, Votre fils est

mort en accomplissant son devoir, en héros, ah ah, un type qui luttait contre les nazis ou Franco, il n'est pas mort pour rien mais eux, pour quoi ils ont été sacrifiés ? pour la pacification ? pour la mission civilisatrice ? pour l'union nationale ? la grandeur de la France ? Tous les morts d'Algérie sont des morts pour rien, sans gloire. Il n'y a pas eu de héros en Algérie, juste des pauvres types sacrifiés sans état d'âme par leur marâtre patrie, victimes de la lâcheté et de l'inconséquence des politiques, de leur terrible aveuglement, et du nôtre. Comme vous nous avez bien enculés ! Il avait raison Mauricio, « la quille, il disait, tu es heureux d'aller la chercher, mais ça fait deux ans qu'on te l'enfonce dans le cul. » Les seuls héros finalement de cette guerre sont ceux qui l'ont désertée. La peur de paraître lâche nous rend lâche. Suivre, imiter, se laisser emporter par l'incompréhension, la peur, la frustration, la haine. Au milieu des gus qui ne se sentent plus pisser parce qu'ils ont une arme à la main, leur illusion de puissance ou l'envie de passer les nerfs, la peur, la frustration, la haine. La masturbation ça lasse à la fin, alors si on dispose d'un autre manche, une arme automatique, c'était ça la formule : on bute on baise on boit. On se branle plus qu'on baise d'ailleurs, même avec les putes des BMC. D'ailleurs je ne les ai vus qu'une fois les camions, quand on était venu cantonner dans une base de paras, on voyait davantage les camions de bières que les camions de putes, les bières c'est entre dix et vingt par jour, ça vous forme des alcooliques de servir la patrie.

« Encore un verre ? ce n'est qu'un petit gamay, je sais bien, mais c'est gouleyant. »

Ça n'efface pas les souvenirs comme d'un coup d'éponge, ni l'angoisse de cette accumulation d'échecs qui modèle sans forme ma vie, mais ça les rend flous, lointains, si peu importants au fond, l'alcool c'est la dose magique d'indifférence, et comme toute magie, éphémère…

Les officiers se sont raflé les trois plus potables et le reste de la troupe fait la queue derrière un camion bâché, pour farcir une viande avachie mastiquant du chewing-gum, ne prenant plus la peine de faire semblant de geindre, et les gars ont encore le cœur de grimper dans le camion à la suite de dizaines de militaires affolés, pleins, pressés, chiens fous, des gamins excités ou teigneux. À un type agressif qui s'impatiente, une fille sortant la tête pour respirer sans doute répond « Va voir l'aumônier, t'auras moins de queue. » On s'esclaffe et lui s'éloigne, gueulant qu'il ne donnera pas un rond à cette pouffiasse, lançant des coups de menton en signe de défi à qui le chercherait. En descendant ils ont une drôle de tête, ils fanfaronnent, rebouclent ostensiblement leur ceinturon dans un geste de mauvais cinéma, regardent leur montre, éructent quelques injures obscènes et banales, affichent une mine cynique ou ravie, et ceux-là se font charrier, qu'ils vont pouvoir écrire à leur mère qu'ils ne sont plus puceaux, qu'ils vont devoir payer leur coup après l'avoir tiré pour la première fois, et quoi qu'il en soit tous se dirigent vers le bar… Je suis dans l'une des deux queues (avant d'en avoir le droit il a fallu en faire une autre, devant le toubib, lui montrer sa bite, une bite propre et sans chtouille), une pour les trois putes arabes, une autre pour les trois putes européennes, quand soudain j'ai la vision du vagin de ces

pauvres filles, j'imagine l'état d'une pêche tripotée par des dizaines et des dizaines de doigts… Mon tour venu, je sens le dégoût me monter à la gorge et mes couilles se crisper, je me retourne vers le suivant et lui dis « Vas-y avant moi, il faut que j'aille pisser. » Quand je quitte la file, on me chambre bien sûr et moi aussi je fais le malin, « je vais pisser, garde-moi ma place, je ne veux pas passer après Fredo et choper ses morpions », mais je n'ai pas l'intention de revenir. Il y a ceux qui choisissent la pute arabe pour l'exotisme, d'autres par vengeance, pensant qu'elle a peut-être été enlevée, fille, sœur ou femme, à un Fell parti au maquis, ceux qui choisissent l'Européenne par convention, par goût, ou par dégoût de l'Arabe, qui pour rien au monde ne paierait pour baiser une Arabe, mais que ça ne gêne pas de violer.

« Les putes des BMC c'est à vous rendre préférable le viol, a dit un type au comptoir, déjà bien éméché. Quand on va aux putes ici ce n'est pas pour le plaisir, c'est pour la rage. Tu sais pourquoi ce con de capitaine collectionnait toutes ces capsules de bière ? Non ? Ça t'étonne, hein, qu'on collectionne les capsules de bière, surtout qu'elles sont toutes pareilles, tu n'as même pas l'ombre d'un petit soupçon, ce n'était pas pour s'en faire un collier comme d'autres avec des oreilles de Fellagas, ces capsules de bière il les a gardées pour les fourrer une à une dans la chatte de la première pute arabe qu'il s'est tapée. Mais pour une prisonnière, à Alger, il a préféré le saucisson de porc. Il lui a fourré un saucisson de porc dans le vagin, si ce n'est pas du gâchis, hein ? Et comme elle refusait de parler, il l'a fait prendre par deux volontaires. C'est

quand il lui a remis le saucisson, lui promettant que ça allait être le tour du chien, qu'elle a fini par balancer son père. L'histoire ne dit pas qui a bouffé le saucisson, je te laisse deviner. Et après il faut se mettre au garde-à-vous devant des types comme ça, médaillés d'Indochine. Et on en trouve même pour lui lécher les bottes et le trou du cul.

– Ferme ta grande gueule », conseille menaçant un petit gradé qui s'enfile ses bières sournoisement.

Je vais à l'infirmerie, une douleur me cogne entre les tempes par à-coups, comme une rafale qui n'en finit pas de revenir, avec une nausée, mais ça doit être la bière à moitié chaude. Le docteur est en train de me refiler de l'aspirine et un truc pour l'estomac, quand on perçoit des mouvements de panique et une clameur qui vient défoncer la porte. Des types apportent un corps à moitié inconscient dans un drap plein de sang, ils le tiennent comme une civière, c'est la plus jeune des prostituées. « Attendez, mettez-la ici. Qu'est-ce qui s'est passé ? demande le médecin. – Je n'en sais rien, un problème avec ses règles. – Je ne sais pas si c'est les règles mais elle se vide, dit un autre gars. – Vos gueules, bon allez, sortez, et allez me chercher Blaise. Toi, continue le docteur en s'adressant à moi puisqu'il m'a sous la main, fais-moi bouillir de l'eau. » Un officier présent lui dit : « Il y a eu un petit accident… Qu'est-ce qu'elle a, doc ? – Ce qu'elle a ? lui répond le docteur (et si ce n'était sa façon ironique de reprendre la formule de l'officier, on ne pourrait pas vraiment savoir si sa froideur est d'indifférence ou d'indignation). Juste *un petit accident*, perforation de l'utérus. »

Pendant des jours et des jours l'accumulation des peurs qui à l'intérieur de soi viennent faire une concrétion comme s'accrochent et se fondent ces mollusques à la roche, l'angoisse sournoise et le climat à haute tension annihilent les désirs sexuels. Puis ils resurgissent par surprise, violemment, au cours d'une fouille dans un village par exemple, une femme tirée par son vêtement, la nudité d'une cuisse qui s'en échappe, un regard, un voile qui tombe… Ou bien je fais ma lessive dans un baquet, la blancheur du paysage ébloui de soleil, l'humidité de mes mains, l'odeur du savon, ma sueur, et je vois cette fille de Tours au lycée, les classes n'étaient pas mixtes mais on se croisait à la sortie, on se regardait un peu plus longtemps qu'un regard ordinaire, elle m'a même souri une fois mais on ne s'est jamais adressé la parole. Des copains à moi connaissaient des copines à elle, et on s'est tous retrouvés à un bal. J'ai dansé avec elle, sa main était un peu moite, douce, je sentais sa chaleur contre moi, sa poitrine me frôlait, un moment merveilleux, mais aucun n'a osé faire le premier pas, j'en avais une terrible envie et je n'ai même pas osé lui demander si on pouvait se revoir, se donner un rendez-vous, j'étais sans doute trop troublé sur le moment, je ne voulais rien gâcher, continuer à sentir l'odeur un peu sucrée de ses cheveux, sa chaleur légèrement humide, et je la revois, sa longue robe, la rondeur de ses seins sous le tissu, sa main dans la mienne, les gouttes de sueur sur son front, je donnerais tout pour la voir apparaître, qu'elle me fasse signe de laisser tomber la lessive, qu'elle me laisse toucher sa jambe en cet instant où mon esprit

tremble à la dénuder, avec lenteur, relevant la robe au fur et à mesure que ma main remonte sa jambe, tandis que mes mains s'agitent dans l'eau de la cuvette… Mais je ne l'ai jamais revue, ni à mon retour ni depuis, je ne sais même pas ce qu'elle est devenue, mais elle est la seule, quand je me caressais en pensant à elle, que je ne salissais pas. J'avais beau jouer à l'occasion les grandes gueules, au fond j'étais timide, une mauviette même, avec les filles, mais gamin aussi, au collège, je n'ai jamais compris pourquoi, lâcheté, oui, et pourtant il y avait autre chose. Par exemple si on m'attaquait je ne me défendais pas, je restais sans réaction, ce n'était pas de la peur, je savais qu'en me défendant je pouvais rendre au moins aussi durement les coups que je recevais, et pourtant je ne réagissais pas. C'est arrivé deux fois exactement, deux scènes, deux garçons différents. Et le pire, c'est que je les avais provoqués. D'y penser aujourd'hui encore me met mal à l'aise, quarante ans après. Mais il y a eu plus troublant que mes visions dans l'eau de lessive. Comment exprimer la tension du silence, comment représenter le vide, quand au seuil d'une pensée, d'une image quelque chose s'arrête, se maintient en suspens ? Comment je me suis retrouvé là, dans *la chambre* ? Pour avoir poussé la porte, reconnu quelques visages familiers, perçu une ambiance étrange, extrêmement tendue et l'officier m'éructant « Ferme la porte bordel ! » *La chambre* était une sorte de remise transformée en bureau, à l'origine pour le lieutenant, mais elle était vite devenue le lieu des interrogatoires. Une énorme poutre traversait la pièce, un appelé champion

de gymnastique y avait installé des anneaux pour s'entraîner, et quelques-uns venaient parfois s'entretenir les muscles ou s'amuser à faire des pirouettes. Pourquoi *la chambre* ? Parce que petit à petit un des murs s'était couvert de pin-up et de photos arrachées à des livres pornos, enfin le porno de l'époque. Ç'avait commencé, dit-on, avec le passage des gars du DOP, quand certains avaient dû dormir dans la remise. Un Arabe était là, complètement nu, les mains attachées dans le dos, des contusions sur le visage et la poitrine, la douleur et la détresse dans ce qu'on discernait encore du regard. « Attachez-lui les pieds aux mains, dans le dos. » Je pouvais partir. Une curiosité m'aimantait, malsaine. Vérifier les rumeurs. Comme beaucoup d'entre nous, j'ai mis un peu de temps à perdre ma naïveté. Rassure-toi, elle est en cendres. En deux ans ce sont dix qui se sont consumés. Deux soldats l'ont mis sur le ventre, lui ont ramené pieds et poings dans le dos et les ont noués ensemble, et passé la corde dans les deux anneaux réunis. Lui se laissait faire, inerte, sans gémir. « Allez, hissez-le. » Les mains n'attendaient que l'ordre. L'Arabe a hurlé, sortant de sa torpeur. Ils lui ont posé des questions. Ça m'a paru stupide. Qui dans cette position, arqué dans le vide, tendu sur la douleur, aurait pu avoir l'esprit encore assez lucide pour répondre à des questions ? À part geindre l'Arabe ne disait rien. Ils voulaient lui faire avouer qu'il était le contact entre son village et le FLN, quand était le prochain rendez-vous, avec qui, le nom du chef de la katiba etc. Ils le menaçaient de représailles sur tout le village, particulièrement sa famille, ils expliquaient comment ils violeraient sa

femme et sa mère devant lui et ses enfants, comment ils mettraient le feu ensuite à leurs cheveux, comment ils foutraient ces bouteilles de bière dans le cul de son fils, comment ils lui feraient bouffer les couilles par leur chien… Je dis *ils* parce que nous étions quelques-uns à nous taire et à ne rien faire, juste, si je puis dire, à regarder, à être là. Je voyais la bouteille de bière sur la table et sans le vouloir je l'imaginais dans le cul d'un jeune garçon. En rentrant du collège mon fils m'a raconté un jour qu'une fille s'était mis une bouteille dans le cul et qu'elle n'avait pas pu l'enlever, à cause de l'air, et que les pompiers avaient dû intervenir et tandis qu'il se pliait de rire avec sa sœur et que Viviane lui demandait d'arrêter, mais un peu complaisante, de raconter n'importe quoi, je me suis aussitôt isolé aux toilettes pour effacer l'émotion du souvenir qui m'avait pris à la gorge. « Lâchez cette ordure. » Ils ont défait la corde sans la retenir et l'Arabe s'est écrasé le visage sur le sol, le ventre à plat avec un bruit mat, lourd, et le craquement d'un os qui se brise ou se démet. Je n'ai pas pu m'empêcher de plisser les yeux et de grincer. Son nez dégoulinait de sang. Comme ils le détachaient j'ai cru que c'était fini, mais non. Ils ont suspendu l'Arabe cette fois par les mains, accroché aux anneaux, son corps pendouillait dans le vide, comme une carcasse d'abattoir, à quelques centimètres du sol, et l'ont aspergé d'eau. Puis ils ont placé des électrodes sous les yeux, sur les tétons, sur le gland. Questions, menaces, insultes, décharges. Longtemps. J'avais la tête qui se brouillait, je voyais des femmes à poil écartant leur chatte avec un faux sourire vicelard ou s'y fourrer les doigts à quatre pattes, la langue

sortie en pointe, figées, à la merci de nos frustrations, et le sexe violet de l'Arabe au gland gonflé, des traces de sang et d'urine sur les cuisses, les pieds bleus, les yeux révulsés, la douleur défigurant son visage en traits d'extase, et il poussait des gémissements. Je n'avais jamais rien vu ni imaginé de tel, même à l'évocation des tortures médiévales au collège ni sur les peintures de martyrs chrétiens, aucun saint Sébastien n'avait cette expression de l'Arabe. J'étais bien plus que troublé, comme hypnotisé, au milieu de ces icônes pornographiques, par ce corps supplicié, fasciné même, et l'inavouable, j'y voyais, mêlée au dégoût, à la pitié et au désir, une *beauté*, j'en ressentais, mêlée à la honte – à moins que la honte ne soit venue qu'après –, une jouissance. Et c'était ça. Je me suis soudain rendu compte que plus personne ne s'intéressait ni aux questions ni aux réponses. Des réponses, il n'y en aurait plus maintenant. Au bout d'un certain degré de torture il est clair que le type ne parlera pas ou ne sait rien, la prolonger ne sert donc plus à obtenir des renseignements. Ni, au moins ce jour-là, à pressurer la rage. C'est un plaisir secret, inavoué à soi-même, différent selon chacun, celui de voir ou de faire souffrir, d'appliquer ou d'ordonner la souffrance, celui d'humilier, celui de se sentir puissant, tout permis sur l'autre, celui de réduire l'autre à une chose, une bête à sa merci. J'assistais à une sorte de cérémonie sordide, cruelle, et si je ne fuyais pas cette initiation, comme tous ceux qui ne fuyaient pas je risquais, parce que fascinante, de vouloir la répéter, la revivre. Quand je suis sorti, il y avait déjà un type en train de vomir. L'image de ce corps supplicié

me hante moins aujourd'hui que d'avoir connu cette fascination, cette jouissance, comprendre qu'on a ça tapi en soi, comme un herpès qui se cache dans le nerf ; si on en ignore la présence, ou malgré l'impression d'en être guéri, comprendre que de nouveau ça peut resurgir.

J'ai fini la deuxième bouteille et pourtant je n'arrive pas à dormir. Mon père qui revient du boulot renfrogné, sa main où disparaît complètement la mienne quand il m'emmène en forêt sans prononcer un seul mot, me faisant marcher trop vite et moi n'osant pas me plaindre, éprouvant un grand privilège, la caresse que j'attends et qui ne vient jamais, la claque que je crains et qui tombe comme l'injustice, ma mère dégringolant de sa chaise à la renverse quand de rage il la pousse et la traîne par les cheveux la cognant, mes larmes et mes cris impuissants, désespérés, ma mère à genoux « Ne me frappe pas devant le gosse, je t'en supplie. » Il était dur et distant, malheureux, on ne s'est jamais compris, on n'a jamais vraiment parlé, je le craignais oui, mais je ne l'estimais pas. Et mon fils, ma fille, est-ce qu'ils m'aiment ? Je n'en sais rien, c'est terrible, mais je ne sais pas répondre à cette question. Ce ratage avec eux, ce gâchis, et moi qui m'étais juré de faire mieux que mon père, quand est-ce que ça a commencé ? Avec la pente de l'alcool de plus en plus raide ? Avec le divorce ? Est-ce que Julien se souvient avec émotion de nos parties de foot dans l'île d'Or ? Est-ce que Virginie m'en veut encore de la gifle que je lui avais mise

devant son copain quand il l'avait ramenée derrière sa moto avec plus de deux heures de retard, pour décharger davantage mon inquiétude que pour la punir mais tout compte fait l'humiliant ? Je n'ai jamais emmené Julien à la pêche, je déteste la pêche, et pourtant combien de fois, l'été, passant devant la boutique au bout de la rue Nationale, elle n'existe plus d'ailleurs, il y a un coiffeur maintenant à la place, il s'arrêtait regarder les cannes exposées dehors, toutes droites, rangées et retenues par un filin, me suppliant de lui en acheter une, et je lui répondais « plus tard, quand tu seras grand, qu'est-ce que tu vas en faire ? il faut de la patience pour pêcher, il faut tout un équipement, tu vas y aller une fois ou deux puis l'envie te passera et tout ça va finir dans le garage, à encombrer et pourrir », et pour adoucir sa déception je lui achetais une revue et l'emmenais prendre un pot à la terrasse du café des Sports. Et je pensais à tout l'équipement et aux articles de pêche de mon père qui justement encombraient et pourrissaient dans la cave, chez ma mère, cette maison qui est la mienne désormais, et ils y sont encore, rouillés, moisis, couverts de poussière et de toiles d'araignée, au milieu de bouteilles vides et de chiffons miteux. Mon père, lui, m'a emmené à la pêche mais je me faisais chaque fois engueuler parce que j'étais bon à rien, j'emmêlais les fils, j'accrochais l'hameçon dans les herbes, je ne savais pas ferrer, s'il perdait un poisson c'était de ma faute, si ça ne mordait pas c'était de ma faute, je parlais trop, au mauvais moment, ou je m'excitais, j'effrayais le poisson. Effrayer le poisson, tu aurais vu comment on balançait une grenade dans l'oued,

faisant jaillir les perches et les truites, flouf ! une gerbe d'eau et de poissons qui retombaient assommés sur la rive ou à la surface de l'eau et il n'y avait plus qu'à se dépêcher de les cueillir, ah j'aurais voulu voir ta tronche avec tes cannes et ta patience qui n'en avait que pour toi ! Bon à rien, oui, je suis sans doute bon à rien, au bout du compte, mais ce jour-là j'ai pris plus de poissons que tu en ramenais dans l'année !

Je me lève, je ne me sens pas bourré comme d'habitude, je vais dans la cuisine, ouvre le frigo, arrache un morceau de blanc d'un reste de poulet, manger d'ordinaire me dégoûte toujours un peu, je préfère boire, mais là c'est sans faim, d'un geste impulsif, comme si j'avais besoin de sentir du poids dans mon ventre, ou de nourrir quelque chose, nourrir le rat en toi, ça te fait rire même, tu es con, de toute façon avec tout ce que j'enfile, le rat il devrait être noyé depuis longtemps. La photo qu'il m'a donnée est restée sur la table. Comme les photos peuvent mentir ! On fait l'effort de rire ou le guignol, on cache ses sentiments, on donne le change pour les copains ou la famille, mais où se voit ce qu'il y avait en nous à cet instant ? ce qui se tordait en nous, se racornissait. Je regarde la vaisselle sale qui traîne dans l'évier. Pendant les classes un officier pour corvée nous a fait faire une série de pompes et on devait en même temps et en chœur répéter *Brigitte Bardot est un canon, mais pour la baiser j'suis trop con*… Et si je faisais des pompes ? Je me mets en position sur le carrelage, faudrait que j'y passe un coup de serpillière, *Carla Bruni est un canon, mais pour la baiser j'suis trop con*… J'en fais trois et je m'écroule. La fraîcheur du

carrelage. Je finis par me relever et boire de l'eau directement au robinet. J'ai toujours aimé boire au robinet. Le jour où ma mère m'a appris à boire avec les mains, chez mon grand-père où il y avait une source. Là-bas, on se trimballait avec chacun quatre litres de flotte l'été, j'avais toujours soif, tellement soif parfois que j'avais la langue comme une lime, quand on marchait trop longtemps je suçais un caillou. Je retourne me coucher, parce que je ne sais pas quoi faire d'autre.

Au fond de moi gîte la peur que je ne sais qui ou quoi guette mon sommeil pour venir l'envenimer de cauchemars, ces mêmes cauchemars, si nets et réels, parce que parfaitement réels, ou confus et me laissant au réveil une sensation sans doute pire que la précision des images, une, des sensations devrais-je dire, complexes, moins liées aux faits et à leurs souvenirs qu'à ce qu'ils ont fait de moi, à l'irrémédiable naufrage de mon existence, à la loque que je suis devenu, réussissant tant bien que mal à maintenir une apparence pour le boulot, à sauver les apparences – je dois sûrement sentir le tabac, d'un peu trop proche avoir à certaines heures l'haleine de vinasse ou de café froid, je ne suis pas toujours rasé de près mais je n'ai jamais eu beaucoup de poils, pas assez pour une petite barbe qui cacherait mes joues creuses, ça me laisse des trous comme dans le duvet des oisillons, maigre et les yeux cernés, pas beaucoup d'élégance ni d'attention à ma tenue, mais ça passe, je peux encore me regarder, rapidement, dans la glace –, vivant presque en marge mais secrètement, si je puis dire, sans personne pour s'en rendre compte, sans véritable ami, à peine des

fréquentations, voyant mes enfants une fois dans l'année, Julien qui m'appelle quand il a besoin de fric, et si je n'ai pas d'estime pour moi-même je n'ai pas non plus de pitié, au moins je peux me reconnaître ça, personne ne m'a jamais entendu me plaindre de mon sort, et je ne me suis jamais lamenté sur moi-même, ou si peu. Les cauchemars, l'insomnie. Par peur des cauchemars on tombe dans l'insomnie, et dans l'insomnie rôdent les fantômes. Tu ne crois pas aux fantômes, hein ? Non, personne ne croit aux fantômes aujourd'hui, tu as tort, les fantômes ça existe, et ils ne se trimballent pas en drap blanc, je peux te le dire. J'en ai plusieurs, l'un a des yeux comme deux haricots noirs. Si tu reviens, je te raconterai son histoire. Les cauchemars, les insomnies, les frissons ou les bouffées d'angoisse, quelque chose d'indéfinissable qui resurgit, rampe et oppresse, des images, des sensations qui déferlent, donnent le vertige, l'envie de fuir de soi, de sauter hors de soi, on essaye n'importe quel truc, la douche glacée, l'alcool, les médicaments… Et puis ça passe. On retrouve le calme et la force, l'illusion de la force, ou disons la force de la routine. On oublie souvent cette force-là. Mais le jour aussi, certaines odeurs vous transportent et vous déroutent, vous embourbent dans les souvenirs, vous plombent des heures entières, vous pourrissent une journée qui s'annonçait normale. Ou une musique. Une fois j'ai fondu en larmes tout seul devant la télé d'entendre Gloria Lasso. Il y avait aussi cette chanson de Juliette Gréco que j'écoutais tellement avant de partir, même la radio militaire en Algérie la diffusait, et au retour je ne pouvais plus l'entendre, plus la

supporter, aujourd'hui encore, on m'enfermerait toute une journée avec cette chanson je deviendrais fou furieux, si par hasard je l'entendais j'avais envie de balancer le poste de radio, mais les yéyés envahissaient déjà les ondes. De retour chez mes parents, ma sœur passait de temps en temps le disque, je lui avais demandé de ne pas l'écouter quand j'étais là. Provocation ou indifférence, un matin, alors que je traînais au lit, a résonné dans la maison l'air qui me rendait dingue. Il grinçait sur un vieux tourne-disques, qui ne devait pas être si vieux à l'époque avec son manche en plastique blanc, et qui, le couvercle une fois rabattu, pouvait se prendre comme une valise. J'ai dû gueuler, lui parler mal, elle n'a pas voulu céder, alors je ne sais pas ce qui m'a pris, je me suis levé d'un bond, j'ai arraché le disque de l'appareil et pliant le vinyle contre mon genou je l'ai cassé en deux. Ma sœur s'est mise à chialer en hurlant qu'elle était bien plus tranquille quand j'étais là-bas et que j'aurais mieux fait d'y rester ! « Y rester », elle était en colère bien sûr, et elle voulait sûrement dire continuer à vivre ou servir en Algérie, en tout cas ne pas être ici, mais à cet instant je comprenais *y rester* comme *y être mort*, on ne voulait tellement pas nous comprendre qu'on nous aurait préférés morts. D'accord j'exagère, disons muets, effacés, qu'on ne vienne pas perturber le cours normal de la vie, qu'on y nage sans éclabousser, qu'on s'y lave…

Les grillons dehors. Quand les grillons se taisent, c'est l'amorce d'un malheur. Il rampe sous l'herbe paralysant les grillons. Ils me manqueraient les grillons, s'ils disparaissaient de la nuit. Qu'est-ce que je raconte ? Parfois

c'est le bruit des cigognes claquant du bec la nuit qui revient dans mes oreilles et qui là-bas m'effrayait au début. Cigogne bleue, nom de code de notre unité. Les chiens qui nous reniflent en embuscade et réveillent l'inquiétude des chacals au loin, l'écho de leurs hurlements frappant les parois des montagnes, en sentinelle, seul, luttant contre le sommeil et la frousse, contre la tentation d'appuyer sur la gâchette – et si mon fusil s'enraye ? –, tous ces bruits furtifs, inrepérables dans l'obscurité totale de l'hiver, un porc-épic fouinant les racines, un sanglier rôdant prêt à se goinfrer n'importe quoi, un âne égaré qui s'accroche au fil de fer, un pauvre lapin indifférent, un homme rampant, patient comme un félin attendant sa chance, prêt à bondir et me saigner…

Est-ce que je lui dirai, s'il revient, ce que j'ai fait pour son oncle ? Est-ce que Jean aussi revoyait ces deux haricots noirs ? Et son visage, comment effacer ce visage tatoué en moi ? Comment effacer un tatouage qu'on ne trouve nulle part sur sa peau ? Combien de fois j'ai revu malgré moi la scène, combien de fois j'ai refait cette scène, obsessionnellement, jusqu'à ce que tout se brouille, la refaire et la voir avec des variantes comme si elles avaient eu lieu mais que mon esprit inventait, jusqu'à l'épuisement. *Pour*, c'est un peu ambigu, il ne faudrait pas que je te laisse croire que je me suis sacrifié pour lui, je l'ai juste fait à sa place. Il ne m'avait d'ailleurs rien demandé, même pas avec les yeux, mais j'ai senti qu'il ne voulait pas le faire, qu'il ne serait pas capable de le faire, malgré l'ordre qui lui avait été donné. Il ne m'a ni demandé de le faire ni de ne pas le faire, même avec les yeux. D'ailleurs nos

yeux fuyaient dès qu'ils se rencontraient, il n'y a que ceux de l'Arabe qui cherchaient les nôtres, en vain. Combien ont tiré en l'air et laissé le type partir ? Certains, pour se divertir, disaient à l'Arabe « Allez barre-toi, tu es libre, allez cours. » Et ils le tiraient dans le dos comme un lapin. Il y en avait aussi qui se portaient volontaires pour ce genre de chose. Pourquoi on ne l'a pas laissé partir ? Jean, pourquoi ? Tu n'en sais rien toi non plus ? L'atmosphère n'était pas à la pitié, Denis tombé à côté de moi quelques jours avant dans une embuscade, une rafale vers nous et il s'est pris plusieurs perles en dessous de la gorge, bien sûr ce type n'avait rien à voir là-dedans, en tout cas pas directement, il avait été arrêté pour tout autre chose, mais si juste avant on pense à l'ami perdu, alors on tire, sans presque aucun état d'âme. Il s'appelait Denis Magne, il est mort. Il avait vingt-deux ans. Il habitait en Bretagne, il voulait reprendre la ferme de son père. Il a fallu aller chercher l'Arabe à la porcherie. J'ignore si c'était fait exprès mais la porcherie, désaffectée, servait d'ultime prison, on y entrait en se baissant et on ne pouvait pas s'y tenir debout. C'était l'antichambre de la mort, le dernier lieu de leur existence terrestre, car aucun détenu, une fois placé dans la porcherie, n'était épargné. Les autres se trouvaient dans l'étable, mais là non plus ils n'étaient pas sûrs d'en réchapper, même innocents. Le lieutenant ne l'avait-il pas dit à propos d'un suspect reconnu innocent après son interrogatoire mais trop amoché pour être vu dans cet état au village, il serait venu saper, avec sa trogne tuméfiée en guise de témoignage, tous nos efforts pour séduire la population, mieux valait s'en débarrasser. On

a marché cinq minutes avec l'Arabe devant nous, sans un mot, j'ai remarqué qu'on n'avait même pas pensé à lui attacher les mains. On n'entendait que nos semelles sur le sol caillouteux, la rumeur du camp qui s'estompait, et cette vibration sourde de l'air saturé de chaleur. Puis on s'est arrêtés, comme ça, sans se concerter, peut-être parce que la sueur commençait à dégouliner. J'évitais de regarder l'Arabe qui nous dévisageait avec angoisse, mais sans imploration. Je n'arrivais pas à lui donner un âge, plus vieux que nous en tout cas, buriné, un paysan. Ses mains tremblaient. Il n'essayait pas de parler et son mutisme était, ne pouvant contrôler ses mains qui tremblaient ni l'angoisse qui envahissait son regard, sa dernière dignité. Je ne savais pas quoi faire, ni ce que j'allais faire, j'ai hésité, et j'ai vu les yeux morts de Denis, son sang qui avait giclé jusqu'à mon visage, j'ai vu le visage fermé de Jean, et j'ai tiré. J'ai pensé, c'est un ordre. Et juste après, en voyant le cadavre du type à mes pieds, j'ai su que j'allais regretter ce geste. Que j'allais le regretter, oui, parce qu'à cet instant, malgré l'intuition, je ne voulais pas le regretter, je me rassurais, ce type aurait pu me tuer demain, égorger un copain, toi Jean. La guerre venait d'entrer en moi, d'y injecter son germe. Je ne sais pas la tête que je tirais ni ce que Jean y lisait, mais il m'a dit « Laisse, je vais m'en occuper », en parlant du corps. Je suis allé direct boire une bière. Quand les autres savent de quelle genre de corvée on vient de se charger, leur attitude consiste à ne pas trop vous chercher, tout en faisant comme si rien d'extraordinaire ne venait de se passer. J'imaginais pourtant des yeux réprobateurs dans

mon dos, j'étais énervé. J'ai pris mes bières et je suis allé picoler dehors. Quand Jean est revenu, à distance j'ai levé vers lui une bouteille, et avec un ton prenant soin de ne pas me vexer il a répondu « Plus tard, merci, je vais prendre de l'eau. » Sur le coup ça m'a quand même un peu vexé, mais par la suite j'ai cru comprendre que mon geste avait pu être maladroit, que si à cet instant je lui offrais ou qu'il m'offrait une bière elle prendrait le goût d'un remerciement, et boire ensemble reviendrait à trinquer. J'ai vu plus tard un militaire écœuré proposer une caisse de bière à qui achèverait les deux Fells blessés dans un accrochage qui se tordaient de douleur et que tout le monde regardait sans savoir quoi faire, puisqu'il n'y avait pas moyen de les soigner. Les soigner n'aurait servi à rien et d'ailleurs personne n'en avait envie. Deux types se sont avancés. « La bière est une meilleure carotte que la pitié, dit Mauricio. – Je t'en donnerai une, tu pourras boire à son âme. » Je ne sais plus pourquoi on en était arrivé là, car en général, à moins que ce ne soit justement après cet épisode, on achevait les blessés graves, ça ne servait à rien de les emmener ou de les laisser souffrir au soleil dans la poussière. C'était la morphine ou une balle. De la morphine nous n'en avions pas toujours, et quand nous en avions on préférait la garder pour un des nôtres. Les balles par contre, ça ne manquait pas. Comme avec un cheval, un chien, c'était la même pitié qui nous animait alors, la pitié qu'on a pour une bête. Mais peut-être que Jean voulait juste boire de l'eau, se rafraîchir, ne pas parler. Qu'est-ce qu'il a fait du corps ? Est-ce qu'il l'a enterré ? jeté dans le ravin ? C'est bizarre, quand on se

voyait parfois pour boire un verre, des années plus tard, je voulais lui poser la question, toujours ça me revenait. Je n'osais pas bien sûr, et ça n'aurait de toute façon pas réussi à sortir. Je me suis même demandé une fois s'il n'avait pas foutu le corps en direction de La Mecque. On avait des harkis avec nous et on les avait vus enterrer un des leurs, orienté vers La Mecque, avec leur prière, les paumes ouvertes, leurs voix verticales qui semblaient monter au ciel comme une fumée. Jean, c'était quelqu'un capable d'un truc comme ça, sans rien dire.

J'ai obéi à un ordre, c'est tout, je n'ai fait qu'obéir, et on se nettoie ainsi la conscience. Mais une lâcheté ça tache. Et le souvenir d'une lâcheté peut vous anéantir longtemps. À qui le dire, comment se le dire sinon là, dans le noir et le silence de l'insomnie, la nuit dehors où rien ne rôde. Où rien ne rôde. Il y a toujours quelque chose, quelqu'un qui rôde, méfie-toi. Ça m'a quand même turlupiné cette histoire d'ordre, hein, sans vouloir se nettoyer la conscience. Qui nous a envoyés ici ? Qui tenait coûte que coûte à ce que l'Algérie soit française ? Qui donnait les ordres et quels types d'ordre on nous donnait ? Qui fermait les yeux sur les abus, les tolérait ou les encourageait, allant jusqu'à donner l'exemple ? On était de petits moutons obéissants, d'accord, pressés d'en finir et de rentrer chez nous, on pouvait même prendre un certain goût à des tâches concrètes, normales, à certaines missions, mais qui nous accordait une impunité tacite ? nous laissant tous en profiter, laissant la violence et la cruauté déborder de nous, avec ou sans calcul, entraînés par la vengeance, les frustrations, les angoisses, les pulsions,